



Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère Matériaux de la recherche | 2019

Yannis Tsiomis, figure de l'architecte-intellectuel

Entretien avec Yannis Tsiomis, juillet 2017, Cité de l'architecture et du patrimoine

Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/craup/1297>

DOI : 10.4000/craup.1297

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, « Yannis Tsiomis, figure de l'architecte-intellectuel », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], Matériaux de la recherche, mis en ligne le 16 mars 2019, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/craup/1297> ; DOI : 10.4000/craup.1297

Ce document a été généré automatiquement le 26 avril 2019.



Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Yannis Tsiomis, figure de l'architecte-intellectuel

Entretien avec Yannis Tsiomis, juillet 2017, Cité de l'architecture et du patrimoine

Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau

- 1 Yannis Tsiomis (1944-2018) était architecte, docteur d'État ès lettres, professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette, chercheur au laboratoire ACS (ENSA Paris-Malaquais, UMR AUSser) et directeur d'études à l'EHESS. Il fut également cofondateur et directeur scientifique du DEA inter-écoles intitulé « Le projet architectural et urbain, théories et dispositifs », qui s'est tenu de 1991 à 2005 à l'École nationale supérieure de Paris-Belleville. À ce titre, il a formé à la recherche de nombreux étudiants français et étrangers, dont certains sont maintenant enseignants dans les écoles d'architecture et à l'université. Sa contribution à l'évaluation de la recherche, son attachement indéfectible au projet et le lien qu'il a toujours cherché à tisser entre pratique et théorie, et son caractère ouvert et positif ont permis à de nombreux architectes d'engager des thèses sous sa direction exigeante, attentive et bienveillante. Tous ceux qui l'ont connu savent qu'il y avait chez lui un côté solaire, rayonnant sans jamais faire de l'ombre aux étudiants ou aux doctorants.
- 2 Tsiomis commence ses études d'architecte-ingénieur à l'école polytechnique d'Athènes. En 1967, avec une dizaine de ses camarades, il quitte la Grèce des Colonels en 1967, et intègre le groupe C de l'École nationale supérieure des beaux-arts, groupe alors installé au Grand Palais (atelier Candilis). Après la fermeture de la section architecture de l'École des beaux-arts en 1968, Tsiomis termine son cursus à UP6. Son diplôme traite de l'opération Maine-Montparnasse. Resté attaché au quartier, il habitera près d'un demi-siècle dans la barre Mouchotte. Au début des années 1970, il exerce comme architecte dans l'agence de Georges Candilis. En 1974, il est formateur dans les métiers du bâtiment. En 1977, il commence à enseigner à UP6¹.
- 3 Il a participé à plusieurs travaux de recherche au cours des années 1970 pour le ministère de l'Équipement et le Plan Construction². Tsiomis a beaucoup milité pour le logement des immigrés et s'est occupé, notamment de la lutte des foyers Sonacotra³. Il participe

activement à la revue *Place*, née en 1975 et dont sept numéros sont publiés jusqu'en 1977. Cette petite revue maoïste « tardive » fédère des professionnels de l'espace et leurs luttes (luttes de locataires, grèves de loyers, etc.) en ayant recours au bon vieux principe des années 68 : qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole !

- 4 Tsiomis consacre ensuite plusieurs travaux à l'œuvre de Le Corbusier et s'intéresse principalement aux interventions de Le Corbusier au Brésil⁴. Mais c'est bien sa recherche sur le concept de l'État-nation, auquel il a consacré sa thèse d'État, qui domine ses travaux. « Ce concept conserve-t-il autre chose que sa valeur symbolique dans l'univers des nouveaux équilibres géopolitiques et des économies mondialisées ? », posait-il en prologue de son ouvrage paru en 2017⁵. En prenant pour cas d'étude Athènes, il explore les ressorts de la fondation d'une capitale représentant cet État-nation. Ces longues années d'études furent l'occasion d'une plongée dans l'histoire de la culture européenne des XVIII^e et XIX^e siècles et de fructueux dialogues avec les historiens qui l'ont entouré, tout particulièrement Pierre Vidal Naquet qui dirigea sa thèse d'État. L'exposition *Athènes affaire européenne* qu'il organisa en 1985, l'année où Athènes fut capitale européenne de la culture, reste un moment fort, représentatif des collaborations et des échanges qu'il savait créer. Tout européen convaincu qu'il fut devenu, Yannis Tsiomis n'en est pas moins resté indéfectiblement « grec » tout au long de sa vie, sentimentalement sans doute mais surtout par la pensée. Et lorsqu'il usait de son couple conceptuel fétiche, autonomie *versus* hétéronomie, il pensait autant à Theodor W. Adorno et à l'École de Francfort qu'à Cornelius Castoriadis. Grec, il l'était resté jusque dans ses références de pensée, Doxiadis, Castoriadis, Candilis...
- 5 Outre ses activités de chercheur et d'enseignant, Yannis Tsiomis a été constamment architecte en France et aussi en Grèce, en Allemagne : il a construit une géode, deux théâtres, trois galeries d'art, une académie musicale, des maisons, un immeuble. L'agence CMYT, qu'il a fondée avec Cristiana Mazzoni, développe essentiellement des travaux de projets urbains⁶.
- 6 L'entretien inédit que nous publions témoigne du parcours de Yannis Tsiomis, de ses engagements, de ses rencontres et de ses amitiés. Et plus que tout, il témoigne d'une parole qui savait parfaitement articuler les sujets pour donner à comprendre les situations banales ou exceptionnelles.

Entretien avec Yannis Tsiomis, juillet 2017, Cité de l'architecture et du patrimoine

- 7 Entretien réalisé dans le cadre de la préparation de l'exposition *Mai 68. L'architecture aussi !* (14 mai 2018-17 septembre 2018, commissariat : Caroline Maniaque, Éléonore Marantz, Jean-Louis Violeau). Transcription de l'entretien : Antoine Ceschia
- 8 **Q : Comment s'organisait l'enseignement aux Beaux-Arts avant mai 68 ?**
- 9 YT : Je suis arrivé en France en 1967 après être parti de Grèce pour cause de dictature⁷. J'avais reçu là-bas une formation très technique d'ingénieur-architecte. Mais nous étions néanmoins très informés des tendances de l'architecture moderne. Il manquait cependant une certaine sensibilité sociale, une formation sociologique prenant en compte le vécu des habitants. J'ai découvert cet aspect-là en arrivant à Paris. À l'époque, il n'y avait pas d'équivalence de diplôme et c'est grâce à Georges Candilis, et à l'intervention de Malraux, qu'un aménagement ☞ un décret spécial ☞ a pu être mis en place pour que les dix jeunes

étudiants architectes grecs puissent s'inscrire à l'École. La condition était de suivre des cours qui n'étaient pas dispensés en Grèce. Et c'est ainsi qu'on s'est inscrits à des cours de sociologie, de philosophie, bref, de sciences humaines. En 1967, nous nous sommes affiliés au Groupe C au Grand Palais avec Candilis. J'ai rencontré alors Bruno Queysanne [qui enseignait la sociologie aux élèves-architectes du Groupe C] qui m'a « ouvert les yeux », à nous tous d'ailleurs, parce qu'il nous a permis de regarder au-delà des images⁸.

- 10 Les cours de Candilis ne portaient pas strictement sur l'architecture : c'était une série de thématiques qui étaient autour de choses imprévues, par exemple « les pieds », « l'écriture », « l'habitat du plus grand nombre », bien sûr, mais aussi « la publicité », « la violence », etc.⁹. Il montrait aussi des images de l'Habitat du plus grand nombre – les bidonvilles ☞ qu'il avait pu observer en Amérique latine¹⁰. Il s'appuyait sur un ensemble de diapositives, qu'il m'a données plus tard et qui sont maintenant conservées à l'École polytechnique d'Athènes¹¹.

11 [...]

- 12 **Q : Quels étaient les points positifs de l'enseignement aux Beaux-Arts ? Et les points positifs à l'atelier Candilis ?**

- 13 YT : C'était une sorte de prémonition de ce qui allait se passer plus tard. Entre UP6 où je commençais à enseigner en tant que vacataire, en 1977, et l'enseignement dans le groupe C, je dirais qu'il y avait une continuité. Mai 68 n'a pas créé une rupture à ce niveau. La rupture est plutôt d'ordre institutionnel. La rupture était aussi dans les rapports entre étudiants et enseignants et entre étudiants eux-mêmes. Ce que je retiens de ce moment d'enseignement, c'est celui de liberté, celui de lecture, de beaucoup de lecture et de beaucoup de travail. S'il y a une différence entre ce moment et par la suite, c'est justement qu'il y avait un désir de s'investir, de lire, d'être dans la rue aussi, mais l'un n'empêchait pas l'autre. C'était pour moi qui venait d'un tout autre environnement, une sorte de rupture avec mon passé.

- 14 **Q : Que faisiez-vous en mai 68 ?**

- 15 YT : Je me souviens très bien d'un soir aux Beaux-Arts en mai 68. Bruno Queysanne haranguait les foules pour essayer de garder la porte des Beaux-Arts et éviter l'entrée des CRS. Quand il m'a vu, il m'a dit : « Toi, vas-t-en parce que tu risques gros ! ». Il savait que je n'avais pas de papiers. Alors je me suis caché et je suis resté quand même, mais il ne s'est rien passé.

- 16 **Q : Comment avez-vous vécu la politisation des débats ?**

- 17 YT : Il faut rappeler que j'ai été mis à la porte de l'École polytechnique à Athènes parce que j'étais un syndicaliste de gauche. La politisation était extrême avant la dictature à l'École polytechnique. À Paris, c'était un autre type de politisation, tout au moins aux Beaux-Arts, lors des assemblées générales. Il s'agissait d'une remise en cause de l'enseignement. En Grèce, on discutait politique dans le sens fort du terme, c'est-à-dire changement de régime hors enseignement. À Paris, il s'agissait d'un changement de culture, d'attitude et un changement d'enseignement. La portée était plus globale et moins violente malgré tout. En effet, la violence était très présente dans les mouvements de contestation en Grèce, dès 1964-1965, secouée par les petits coups d'États successifs jusqu'à ce qu'arrive le grand coup d'État.

- 18 **Q : Quel a été votre engagement en 68 ?**

19 YT : Je militais dans des organisations étudiantes grecques ici, en France. J'étais un peu à l'écart de la politique française et des groupuscules français bien qu'on était en contact à cause de l'aide dont on avait besoin. Par contre, à l'intérieur de l'École, mon engagement se développait surtout dans le travail que je faisais sous la direction de Candilis, ¹² direction si on peut dire ¹³ sur l'usage par les habitants de la barre du Commandant Mouchotte réalisée par Jean Dubuisson, le long de la gare Montparnasse¹². Ce premier investissement sur le rôle des habitants a continué même quand je commençais à enseigner, c'est-à-dire 1976-1977.

20 **Q : Donc, cette attention à l'habitant, à l'usager, en relation avec l'architecture ?**

21 YT : Oui je m'intéressais aux usages des habitants, la manière dont ils vivaient l'espace, surtout dans de vastes ensembles de logement. Il ne faut pas oublier que nous étions marqués par le film de Godard, *Deux ou trois choses que je sais d'elle. La banlieue*. Je m'intéressais à cette question : quelles pouvaient être les formes de l'architecture qui permettraient un mode d'habiter autre que celui qu'on condamnait, en se référant aux barres d'habitation ?

22 **Q : Candilis réfléchissait-il aussi à cette dimension-là ?**

23 YT : En fait oui, en parole ! Candilis est un architecte typique des Trente Glorieuses, mais avec une préoccupation pour le bien-être des gens. Voici une anecdote : il nous avait emmenés voir un petit grand ensemble à Aulnay qu'il avait construit¹³. Il pérorait sur la beauté de ce très bel ensemble et rappelait la manière dont il avait conçu l'espace. Je dis « pérorait » parce que sur la coursive du premier étage il y avait un ouvrier assis qui ruminait : « Mais qu'est-ce qu'il dit celui-là ? Venez voir mon appartement ! ». On monte dans son appartement : c'était tout étriqué ; il y avait une grande armoire bretonne au milieu de la salle de séjour ; c'était impossible de vivre ! Candilis n'a rien dit ; il écoutait les critiques. Ne disait-il pas : « Il faut écouter les habitants, il faut toujours écouter les habitants... ». Quand nous sommes redescendus et que nous nous sommes éloignés de la coursive, il a dit : « Vous savez ce que je vais vous dire ? Les habitants. Tous des cons. » ! Et c'était bien là son maniement de la dialectique : il pensait sincèrement qu'il fallait écouter les habitants ; mais en même temps il réagissait à la critique qui lui avait été faite.

24 **Q : Avez-vous vu d'autres opérations avec Candilis ?**

25 YT : Avec lui, oui, nous allions voir des opérations. Je suis par contre allé seul à Toulouse-Le Mirail. Ça m'a assez déçu, mais cela m'a permis aussi de comprendre la différence entre les intentions ¹⁴ le très beau premier dessin de cette opération, souvent publié etc. ¹⁵ et la réalisation, et de percevoir cette distorsion, ce décalage entre intention et réalisation.

26 **Q : Comment les hypothèses de mai 68 se sont-elles traduites concrètement dans le champ architectural ?**

27 YT : Elles se sont traduites de manière très différente. Je ne pense pas qu'il y ait eu une sorte de correspondance automatique entre mai 68 et les réalisations architecturales. La rupture était plutôt d'ordre politique. Après la mort de Pompidou, Giscard d'Estaing a, d'une certaine manière, très intelligemment fait siennes un certain nombre de demandes, notamment à propos de l'institutionnalisation de la participation.

28 Il y a bien-sûr une rupture à cause de 68 en termes institutionnels : la dissolution des Beaux-Arts et le passage aux différentes UP. Sur le plan personnel, je pense que le grand changement pour moi a consisté à commencer à entamer des recherches urbaines plus que des recherches architecturales. Je vais vous donner un exemple très précis : en 1974,

je suis au chômage ; je trouve du travail auprès d'une filiale de la Caisse des dépôts et consignations, l'Acerep, un centre de formation permanente. Il s'agissait de former des jeunes travailleurs, de jeunes délinquants qui voulaient se réintégrer. Il y avait donc un groupe qui se formait dans les métiers du bâtiment. J'étais engagé à considérer l'organisation du chantier. Cette formation était précurseur à de ce que Sciences Po fait aujourd'hui en prenant des jeunes des banlieues pour qu'ils deviennent ministres. L'absence du mépris social, c'est ça que j'ai appris en m'engageant dans cette affaire, ça a duré un an et demi. Dans ce métier, dans cet engagement professionnel, j'ai appris la réalité du chantier au niveau des ouvriers et au niveau aussi de l'organisation : qui donne les ordres ? comment on les exécute ? etc. Et là c'était une très belle leçon. Je pense que les recherches [sur les foyers des immigrés] que je vais mener dans ces années-là émanent aussi de mon expérience de 68.

29 **Q : Comment s'effectue le basculement vers la figure de l'architecte intellectuel ?**

30 YT : Ça c'est très important. D'abord la figure de l'architecture-intellectuel à l'italienne telle que Jean-Louis Cohen l'a développée¹⁴, elle n'existait pas en tant que telle, mais elle existait toujours chez les bons architectes. Un bon architecte est un intellectuel même s'il n'en porte pas le nom ou même s'il n'est pas désigné comme tel. Quand je suis arrivé en France en 1967, il y avait déjà, chez les étudiants, cette figure de l'architecte intellectuel. C'est la pleine période où on lit Foucault, Barthes etc. Après 1972, quand les choses sont rentrées plus ou moins dans l'ordre, cette figure de l'architecte intellectuel s'est confirmée avec des architectes comme Antoine Grumbach, par exemple. Ils n'étaient pas encore des professionnels, mais ils voulaient devenir des gens du métier. C'est là qu'on pouvait voir cette distinction entre métier et profession. Pour nous, l'Ordre des architectes, c'était exercer la profession d'architecte. Mais le métier, c'était le savoir-faire à partir d'un savoir.

31 C'est aussi à ce moment que j'ai commencé à suivre les cours de Damisch, ainsi que ceux de l'historien Vidal-Naquet, avec qui j'ai fait ma thèse d'État à l'École des hautes études en sciences sociales¹⁵. J'ai été introduit alors à une autre manière de faire de l'histoire. Il ne s'agissait pas d'une instrumentalisation du passé, mais d'une réactualisation du passé à travers de nouvelles focales, d'une autre manière de regarder le passé, en considérant aussi le présent. Le passé pour moi c'était le XVIII^e siècle, le XIX^e siècle et la fondation de l'État-nation et de sa ville capitale, du rapport donc entre la ville, l'architecture et le régime. Ce qui m'intéressait, c'est cette rétroaction entre les temps d'une part, et d'autre part les différents domaines ou les différentes disciplines¹⁶. C'était une chose de faire de l'histoire de l'architecture et de la ville et autre chose de faire de l'histoire au sens « pur » du terme.

32 **Q : Quel est le lien entre enseignement et recherche ?**

33 YT : Dans mon cas, l'enseignement et la recherche se sont liés de manière naturelle. Mais cela signifie que, au fond, si je prends l'enseignement de l'histoire comme un enseignement de modèle, j'ai cherché plutôt à enseigner les types. Au lieu d'enseigner des résultats, je me suis intéressé à enseigner la démarche. Si on peut enseigner les logiques d'acteurs, contextualiser les formes, le plus difficile est d'enseigner le temps. La notion de temps est importante pour la compréhension de la ville. Comment enseigne-t-on la stratification au-delà d'une cartographie superposée ? Mon travail avec Vidal-Naquet m'a énormément aidé à comprendre cela. Cela m'a permis de réfléchir et de remettre dans l'enseignement ces préoccupations sur la stratification du temps. Ce n'était plus une stratification en termes de lecture de l'histoire, mais la stratification [que l'on doit

considérer] quand on est en train, soi-même, de faire l'histoire, c'est-à-dire faire du projet¹⁷. J'ai eu l'occasion de parler avec beaucoup d'historiens, eux étant très ouverts sur le fait que moi je n'étais pas des leurs : je n'étais pas un historien, j'étais un architecte historien qui aimait l'histoire mais dont le souci premier était « l'histoire pour quoi faire ? », même si Vidal-Naquet disait : « L'histoire ne sert à rien ».

NOTES

1. Les intitulés des photocopiés des enseignements de Yannis Tsiomis à UP6 donnent quelques indications des thèmes abordés : « UP6 POLY 257.Tsiomis Yannis. Un foyer hors de la planète (1977-1978) ; POLY 293. Tsiomis Yannis. Voyageurs étrangers en Grèce et en Orient 1300-1700 (1978-1979) ».
2. Citons ainsi *La production de l'espace urbain collectif et l'usage de l'espace. [Étude des cas de la Ville Nouvelle de Créteil et de la Butte Rouge (Cité Jardin à Chatenay-Malabry)]* [Ministère de l'Équipement, 1976] et *Le logement prêt à finir à Tours*, Plan Construction, 1979.
3. Le rapport *Les immigrés dans la ville*, DREIF/CNLI, 1983 est publié par la direction régionale de l'Équipement en Île-de-France. Il publie d'autre travaux sur ce thème, tel que *Villes-logements-exclusions : étude comparative sur les politiques du logement et de la ville dans les pays de la Communauté européenne*, Commission des communautés européennes/IPRAUS/École d'architecture Paris-La Villette, 1993.
4. *Le Corbusier, Conférences de Rio*, Paris, Flammarion, 2006. Introduction établissement du texte, notes par Yannis Tsiomis, édition critique des conférences de Le Corbusier à Rio de Janeiro 1936.
5. Yannis Tsiomis, *Athènes à soi-même étrangère. Naissance d'une capitale néoclassique*, Marseille, Parenthèses, 2017, p. 7
6. Cristiana Mazzoni, Yannis Tsiomis (dir.), *Paris Métropoles en miroir. L'Île-de-France comme région métropolitaine*, Paris, La Découverte, 2012.
7. Le coup d'État de la junte militaire s'est déroulé le 21 avril 1967. La « dictature des colonels » est le nom donné au pouvoir politique en place en Grèce de 1967 à 1974. Georgios Papadopoulos est Président du régime et chef de la junte.
8. Bruno Queysanne est recruté en juillet 1967 pour enseigner la sociologie au sein de l'ENSBA et est affecté en octobre 1967 au groupe C installé au Grand Palais. Il évoque ses premières années d'enseignement dans l'article intitulé « Une expérience pédagogique : un peu avant, pendant, et après Mai 68 », in Caroline Maniaque (dir.), *Les années 68 et la formation des architectes*, Rouen, Point de vues, 2018.
9. Dans son ouvrage *Bâtir la vie* (Paris, Stock, 1977), Georges Candilis rappelle les enseignements de Dimitri Pikionis, qui avait été son professeur à l'école polytechnique d'Athènes : « Il nous a parlé une année entière du Japon. De la gymnastique, de la lutte, de la façon de confectionner un bouquet, de toutes sortes de choses qui, apparemment, n'avaient aucun rapport avec l'architecture [...]. Le Japon ou le théâtre, vu par Pikionis, a été pour nous, en réalité, une grande leçon d'architecture (p. 74). Yannis Tsiomis décrit les cours de Candilis comme suivant un peu le modèle.
10. Candilis est invité en 1968 par les Nations-Unies à représenter la France pour participer à un vaste chantier expérimental de plusieurs milliers d'habitations dans la banlieue de Lima au Pérou. Alors qu'il allait repartir en Europe, il assiste à un mouvement de révolte des habitants des

bidonvilles qui décident de construire « une nouvelle ville » à Pamplona à partir d'abris de fortune : « À mon retour à Paris, j'ai analysé le problème de Lima avec mes étudiants d'UP6. Je leur ai projeté des images. [...] Depuis, plusieurs dizaines de mes élèves, des architectes, sont partis travailler dans les bidonvilles du monde entier » (*Bâtir la vie*, op. cit., p. 311).

11. Yannis Tsiomis prononce une conférence intitulée « Les cours de Georges Candilis aux Beaux-Arts. Entre anthropologie et politique », à l'occasion du colloque « Paris-Athènes 1945-1975 : Architectures », Institut français, Athènes, 20 novembre 2015, colloque organisé par François Loyer et Panayotis Tournikiatis.

12. L'immeuble de la rue du Commandant René Mouchotte, construit au-dessus des rails SNCF dans le 14^e arrondissement de Paris, est l'un des composants de l'opération Maine-Montparnasse. Réalisé par Jean Dubuisson, l'immeuble est livré en 1966 et compte 752 logements sur 17 étages dans une barre unique complétée, au nord, par une aile formant un retour à 90 degrés. La vie associative y est dès le début très intense. C'est sur cette opération que Yannis Tsiomis se penche pour le travail qui produit, dans le cadre d'UP6, pour recevoir en 1969 son titre d'architecte.

13. Il pourrait s'agir de la Cité Nouvelle à Aulnay-sous-Bois, réalisée entre 1954-56, par l'ATBAT, l'Atelier des Bâisseurs, alors encore composé de l'ingénieur Vladimir Bodiansky, des architectes Georges Candilis, Alexis Josic, Shadrach Woods, Jacques Lefebvre, G. Ganziarek, J. Gunther, architectes d'opération. Pour ces 240 appartements pour la plupart traversants, du F3 au F5, les concepteurs affichent l'ambition, d'un « maximum de confort pour un minimum de prix ». Cf. « Immeubles à Aulnay-sous-Bois », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°57, 1954, pp. 14-15.

14. Jean-Louis Cohen, *La coupure entre architectes et intellectuels ou les enseignements de l'italophilie*, Paris, In Extenso/Recherche à l'École d'architecture Paris-Villemin, 1984, rééd. Bruxelles, Mardaga, 2015.

15. Yannis Tsiomis, *L'Architecture Néoclassique : Formation du modèle néoclassique urbain en Europe et en Grèce aux 18^e et 19^e siècles*, doctorat d'État, 1983.

16. Yannis Tsiomis explique dans le prologue de l'ouvrage *Athènes à soi-même étrangère. Naissance d'une capitale néoclassique* (Marseille, Parenthèses, 2017) cette superposition des temps à considérer pour l'histoire des villes. L'ouvrage permet également de comprendre la complexité des réseaux transnationaux dans le cadre des projets urbains : « Ce n'est pas d'influences qu'il s'agit mais bien de réseaux transfrontaliers et européens constitués, qui œuvrent à la formation de l'architecte européen ; on perçoit aussi, en suivant les déplacements professionnels de certains architectes, comment les modèles, souples, maniables, et adaptables à l'exportation se forment et se déforment. Cette évolution du traitement de l'objet architectural et archéologique, il faut la suivre en France d'abord, en Allemagne ensuite, car ce sont ces deux filières française et allemandes, et leur tissage qui vont jouer un rôle prépondérant pour la fondation des villes grecques et celle d'Athènes en particulier ». Yannis Tsiomis, *Athènes à soi-même étrangère. Naissance d'une capitale néoclassique*, Parenthèses, 2017, p. 29.

17.